, et l'évacuation plus ou moins immédiate de la ...ée du Nil par les troupes anglaises.

De fait, ces propositions, telles que les présentent les informations des journaux et des agences télégraphiques, sont, de prime abord, si bizarres, si inadmissibles qu'on hésitera à y croire, tant qu'elles n'auront pas été officiellement confirmées.

Interpellé à la dernière séance de la Chambre des Communes, le gouvernement anglais, par l'organe de sir J. Fergusson, a refusé de s'expliquer nettement sur les bruits qui courent. Il n'a opposé aux informations des journaux qu'un démenti vague et ambigu, qui laisse subsister nous les doutes. Il faut attendre, toutefois, des explications catégoriques de sa part, avant de croire qu'il ait réellement imaginé les bizarres moyens qu'on dit pour se concilier le sultan et la France, pour sortir, en un mot de son isolement en Europe.

Le Budget

Ici, toutes les préoccupations officielles ont trait à la prompte expéditfon du budget par le Sénat, afin d'éviter la demande d'un troisième douzième provisoire. Les officieux rapportent comment ils pourrait se faire, pouvu que le Sénat y mît quelque bonne volonté, que le budget fût entièrement voté avant le 28 février. C'est bien simple, il faut qu'il considère le budget de 1887 comme un budget d'attente, qu'il sanctionne les yeux fermés, toutes les résolutions de la Chambre, en réservant son contrôle pour le budget de 1888.

Cependant, telles ne paraissent pas être les intentions qui dominent au palais du Luxembourg. D'après le langage tenu par les membres de la commission des finances, le Sénat entend faire disparaitre de la loi des finances toutes les fantaisies qne les députés y ont introduit. La réduction du taux d'intérêt des caisses d'épargne non plus que le principe de l'impôt sur le revenu, ne seront, par exemple, pas maintenus. Et quant à la suppression des sous-préfectures, elle ne pèsera pas une once.

On croit savoir, en outre, que la haute Chambre est opposée à la réduction du nombre des percepteurs et que M. Dauphin devra, en conséquence, rabattre de ses prétentions à ce sujet.

Ceci n'est cité qu'à titre d'échantillon des dispositions du Sénat, mais il suffit pour indiquer que l'examen du budget sera plus laborieux que nel'imaginent MM. Dauphin et Wilson.

Le ministre des finances ne risque donc rien de préparer son projet de demande d'un troisième douzième provisoire.

Du reste, la majorité sénato iale fait déclarer d'avance, par les présidents des bureaux de ses groupes que les réformes visées par elle, n'impliquent aucune hostilité contre le cabinet, qu'elle ne rend pas responsable de notre désordre et de notre impuissance en matière de finances. Donc pas de crise ministérielle en perspective, et vous connaissez assez nos diverses excellences, pour prévoir, dès lors, qu'en cas de conflit entre les deux Chambres, elles sauront, en invoquant leur irresponsabilité, se tenir en dehors de la bataille.

Nouvelle baisse à la Bourse

L'absence des affaires, ainsi que je vous le mandais hier, entre pour beaucoup dans les tendances à la baisse qui sont aujourd'hui dominante, à la Bourse. Cette absence ne tient pas seulement à la circonspection qui commande de se tenir sur la réserve tant que M. de Bismarck n'aura pas obtenu le septennat, elle résulte surtout de ce fait que la spéculation a, en ce moment, les ailes un peu coupées.

Les crédits sont rares, non pas que l'argent soit peu abondant : les ressources disponibles sont, au contraire, considérables, mais la confiance est comme morte et les affaires en restent paralysées. D'autre part, les agents de change tiennent la dragée haute à la coulisse. Entre le marché officiel et le marché en banque, il y a un abime légal; le premier seul a le droit d'existence.

Mais la vie quotidienne côte à côte, presqu'en commun, le mélange graduel des opérations, une tolérance bienveillante ici, de prudents ménagements là, avaient peu à peu fait d'une séparation absolue un simple fossé, avec une multitude de ponts, qu'on franchissait, de part et d'autre, sans songer à mal, au grand avantage des clients. Brusquement, à la dernière liquidation, les ponts ont cassé. Le parquet n'a plus accepté de compensations avec la coulisse. Le désarroi a été grand sur le marché en Banque. Il ne paraît pas à la veille de finir.

Indépendamment des causes que je vous ai signalées en commençant, ce qui a surtout contribué à la baisse de la Bourse, ce sont les exécutions pratiquées sur plusieurs gros spéculateurs de rentes et de Suez. La faiblesse des côtes étrangères a aussi réagi sur notre marché. Du reste, très peu d'affaires. Le 3 0/0 perd 22 centimes; le 4 1/2 5 centimes et l'amortissable 30 centimes.

NOUVELLES MILITAIRES

D'après les instructions du ministre de la guerre, toutes les municipalités devront faire afficher à la porte des mairies un tableau indiquant les classes astreintes au service militaire pendant le semestre courant.

Ces classes, pour la période compriso du 1er janvier au 30 juin 1887, sont les suivantes.

1° Armée active : classes 1881, 1882, 1883, 1884, 1885.

2° Réserve de l'armée active : classe de 1877, 1878, 1879, 1880; cette dernière étant dite « la plus jeune classe de la réserve de l'armée active. »

3. Armée territoriale : classes de 1872, 1873, 1874, 1875, 1876 ; cette dernière étant dite « la plus jeune classe de l'armée territoriale. »

4° Réserve de l'armée territoriale ; classes de 1867, 1868, 1869, 1870, 1871 ; cette dernière étant dite « la plus jeune classe de la réserve de l'armée territoriale. »

UN ROUBAISIEN

ZOUAVE PONTIFICAL ET JÉSUITE

Suite.— Voir le *Journal de Roubaix* du 17 janvier

A peine de retour à Rome, Theodore Wibaux sort de cicerone aux jeunes mariés de Roubaix, en voyage de noce et mérite le titre ronflant de confident des lunes de miel. Mais le choléra vient exercer ses ravages sur la ville sainte. Parmi les victimes du fléau un ami de Théodore est emporté soudain.

« Ce pauvre et cher Raoul Terrasse, nous étions bien faits pour nous entendre ! » Malgré un malaise persistant, le jeune Terrasse avait continué son service, jusqu'au jour où, succombant à la peine, il dût aller à l'hôpital. Les bonnes sœurs le soignaient comme leur enfant gâté. « C'est un petit ange » répétait l'aumônier. Tout son chagrin était de penser à la tristesse de sa mère : « Je suis fils unique, disait-il, et ma mère est veuve. Que dira maman quand elle saura que je suis mort ?... Dites-lui que je vais au ciel, et que c'est à elle que je le dois. » Un peu avant sa mort, comme sa figure s'illuminait dans l'ardeur de la fièvre, la sœur lui dit : « Allons, vous allez mieux. — Oh ! non, reprit-il, et puis, mieux vaut partir maintenant, il faudrait recommencer une autre fois. »

Théodore avait trouvé en lui ce qui le charmait surtout : un cœur pur et partant généreux. « J'aime à me rappeler les rudes et pénibles commencements du sacrifice, quand son amitié, qui ne calculait point, se plaisait à prévenir mes besoins. Durant la traversée, nous avions à souffrir du froid et de la pluie. Il voulut, à toute force, se dépouiller pour moi de son manteau fourré, alléguant qu'il était plus dur à la fatigue. Avec lui, j'entrai résolument dans cette vie militaire, si étrange d'abord, et sa constance m'encourageait. Priez, car tous n'ont pas le cœur aussi pur, ni l'âme aussi bien préparée. Les malades sont moins nombreux maintenant. Notre sort est entre les mains de la Providence : ce que Dieu garde est bien gardé. »

Et en effet, contre la maladie qui frappait les bons, contre les agissements des méchants qui recommençaient leurs manœuvres, que faire sinon s'abandonner à Dieu et marcher droit son chemin ? C'était la pratique et le refrain de Théodore : « Bien chers parents, confiance en la divine Providence. Répétons souvent ensemble ce *Fiat*, qu'il est si doux de prononcer, quand l'âme est agitée par mille désirs, tourmentée par mille passions. »

La Compagnie reçoit l'ordre de partir pour Albano.

« Voici le dernier jour que je passe dans ma chère Rome, pour un temps que Dieu seul connaît. Peut-être la reverrai-je dans quinze jours, peut-être dans trois mois. Demain nous partirons pour Albano, petite ville délicieusement située entre deux grands lacs, au milieu de belles montagnes, en présence de la mer. Si je n'avais en perspective une aussi charmante résidence, j'aurais le cœur bien gros de quitter ma bonne ville. »

Ces lignes sont écrites pendant la nuit, au corps de garde. Le lendemain, après des alternatives d'ordres et de contre-ordres, d'espérances et de déceptions, on part enfin, « sac au dos avec tout un bazar. Chaque fois qu'il faut se mettre en route, c'est toujours le même problème à résoudre : mettre le plus dans le moins, c'est-à-dire fourrer tout ce qu'on peut dans un très petit sac. Le sergent me fait sortir des rangs avec quatre autres pour accompagner les bagages. Je vois partir les camarades sans trop de regret, avec espoir de les revoir le lendemain. Nous quittons la caserne, hissés sur des chars traînés par de fort beaux chevaux d'artillerie, et nous traversons toute la ville, au grand ébahissement des Romains, qui ne savaient que penser d'un si grand train. Nous portions sur nous gibernes, sac à pain en bandoulière et carabines. Parvenus au Maccao, nous nous arrêtons pour dormir quelques instants dans cette magnifique caserne, bâtie par Pie IX. A minuit, nous sommes éveillés en sursaut par M. de Charette qui nous défend de partir. Nouveau dépit, nouveau sacrifice. L'ordre était d'importance, pour que le lieutenant-colonel vînt lui-même, à cette heure, à l'extrémité de la ville. Toute la journée suivante fut employée à attendre et à nous ennuyer. Le soir, on nous prie de retourner d'où nous étions venus. Voilà bien les surprises qui résument la vie militaire ! »

On comprit bientôt le pourquoi de ces allées et venues, lorsqu'on sut que le choléra venait de s'abattre avec fureur sur Albano. Chariots bagages et conducteurs revinrent donc à leur point de départ, attendant patiemment le retour de la compagnie. « Nous ne savons ce qu'ils font, mais bien sûr, leur désappointement sera grand. Ils auront vu la terre promise sans y entrer. Nous les attendons ce soir. » Pauvre Zouave ! quel crève-cœur lui était réservé ! Mais aussi quelle occasion de répéter ce *Fiat*, qui calme la douleur bien qu'il déchire les lèvres.

« Mes bien chers parents, je viens vous confier ma grande peine : jamais je n'ai été aussi fortement éprouvé. Quand je songe que quarante-cinq hommes de ma compagnie ont eu l'occasion de faire éclater le dévouement le plus héroïque, tandis que je restais à Rome inactif, dans une vaine attente, mon cœur est bouleversé. Le jour même de leur arrivée à Albano, le choléra éclatait avec une violence inouïe. En un instant, tout est désert ; plus personne pour assister les malades et enterrer les morts. Notre brave lieutenant de Résimont donne le premier l'exemple. Il prend sur ses épaules un cadavre et le transporte au cimetière ; tous l'imitent ; nos camarades de la sixième ont lutté d'abnégation. Sur un champ de bataille, l'odeur de la poudre, l'enthousiasme vous cachent le danger ; mais en presence d'un cadavre ou d'un mourant qui se débat, combien il faut de force et de véritable courage ! Voyez-vous ces Zouaves, prodiguant à des étrangers qui les haïssaient tout ce qui leur est donné de force et de dévouement ? La population nous était tout à fait hostile, et même avait résolu de s'opposer à notre entrée ; les Zouaves ont été les anges consolateurs. Le général a déclaré que notre compagnie s'était conduite héroïquement, et un rapport magnifique a été adressé au Saint-Père sur la sixième du premier ; tous seront décorés.

« Mon Dieu ! faut-il que vous m'ayez demandé un pareil sacrifice ! Je ne puis croire que la Providence n'ait des desseins particuliers, autrement je ne me consolerais jamais. Je ne vis plus ! savoir que nos amis se sacrifient et ne pas pouvoir les rejoindre, c'est à ne plus y tenir. Au moment de partir nous sommes choisis pour veiller aux bagages. Trois fois, nous sommes sur le point de nous mettre en route, et chaque fois nous avons reçu contre-ordre. Que de circonstances insignifiantes en apparence, et qui montrent le doigt de Dieu ! Il ne voulait pas que nous eussions la médaille de Pie IX ; il ne nous a pas permis de témoigner notre dévouement au grand jour : il nous a réservé des sacrifices plus pénibles peut-être, des souffrances secrètes, qui, chrétiennement acceptées, nous seront également comptés. De rudes corvées ont été notre partage. Oh ! nous avons bien souffert ! Pour moi, je me suis toujours réfugié dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie ; je leur fais volontiers le sacrifice de cette médaille, que j'aurais été si fier de mériter et de porter.

« Adieu, très chers parents, je ne vous redis qu'à moitié mes émotions ; elles sont trop fortes pour être exprimées ! l'admiration, l'orgueil d'appartenir à la sixième, le regret, la confiance d'avoir accompli la sainte volonté de Dieu se partagent mon cœur.

« Je vous embrasse de tout cœur et vous demande des prières et des bénédictions.

« Post-scriptum. — Dieu soit béni ! dans une demi-heure, je pars pour Albano, avec le reste de ma bonne compagnie ; Dieu a tout conduit. J'espère remplir mon devoir avec courage. »

Arrivé à Albano Théodore passe sur son uniforme le tablier blanc des bonnes sœurs.

Nous avions à soigner quinze cholériques assez difficiles, fort peu reconnaissants en apparence, rebutants de malpropreté. Mais quand on voit en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, tout disparaît. Les prendre dans nos bras, les aider dans les services les plus infimes, leur donner à boire, telles furent nos occupations. Il y a des Zouaves que l'on prendrait pour des saint Vincent de Paul, tant est grande leur tendresse ; ils savent glisser quelque bonne parole, une pensée vers Jésus souffrant. Vous ne sauriez croire combien on s'affectionne à ces pauvres malades. J'en ai vu deux mourir ; le second était un vieillard très âgé qui a souffert horriblement. Durant son agonie, nous nous agenouillâmes en priant, et quand je lui mettais le crucifix sur les lèvres, il expirait.

« Nous n'avons aucun mérite. D'abord, c'est Dieu qui fait tout, et puis, nous sommes merveilleusement encouragés par l'exemple de nos chefs. Le lieutenant-colonel de Charette vient presque tous les jours de Rome ; des capitaines, des lieutenants de toutes les compagnies viennent tour à tour passer un jour ou deux ; notre brave lieutenant de Résimont nous anime par sa parole, et plus encore par sa conduite. Le général Zappi et le ministre des armes Kanzler rendent visite à notre compagnie. Enfin le Saint-Père nous envoie ses bénédictions, et pour pousser plus loin sa sollicitude paternelle, il a fait cadeau aux sœurs et aux Zouaves d'un excellent vin qui ranime les forces : nous sommes des enfants gâtés. Certains Zouaves poussent le dévouement jusqu'à l'excès. J'ai mon voisin de lit, Oremus, qui ne passe aucune nuit dans son lit, il enterre les morts de la journée. »

Théodore oublie un détail ; il est vrai que c'était chose trop admirable pour trouver place sous sa plume, et qu'en pareille circonstance, son humilité imposait silence à sa franchisse habituelle. Comme on ne savait où se procurer des chemises et des draps pour tant de malades, il employait les heures de la nuit à laver le linge des morts, surmontant tous les dégoûts de cette repoussante besogne, pour avoir de quoi changer ses chers cholériques. Elisabeth de Hongrie et Jean de Dieu auraient-ils fait davantage ?

« Hier soir, nous avons assisté à une bien touchante cérémonie : c'était l'enterrement du cardinal Altiéri, évêque d'Albano, chéri du peuple dont il était le père. » Il se trouvait à Rome, lorsqu'il apprit les angoisses de sa ville ; malgré son état de souffrance, malgré les protestations de son entourage, il partit aussitôt pour donner à son troupeau son reste de vie. Tout le jour, il confessait, consolait, administrait les mourants, et se reposait en veillant la nuit à l'hôpital. Sur son lit de mort, voyant les Zouaves qui l'entouraient, il les bénit, leur recommanda ses malades, leur promit ses prières. On décida, pour ne pas ajouter à la panique de la population, que l'enterrement se ferait durant la nuit. A cette nouvelle tout le peuple accourt, les hommes se précipitent pour traîner le carrosse, les Zouaves s'alignent deux à deux devant la voiture, la population entière fait escorte avec des torches, au chant des cantiques : fête lugubre et triomphale, pleine de larmes et de reconnaissance !

« 20 août. — Jour de gloire pour la compagnie. En présence de la population, le ministre des armes, assisté de notre colonel et de plusieurs autorités, donnait à notre lieutenant la croix de Pie IX. Ce brave monsieur de Résimont l'avait bien méritée : les larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il la vit briller sur sa poitrine. Notre sergent-major de Morin fut créé chevalier de Saint-Grégoire, deux autres sergents chevaliers de Saint-Sylvestre, puis vinrent trente-six hommes du premier détachement, qui reçurent des mains de Kanzler une médaille d'or de très belle dimension, avec l'inscription *Bene merentibus*. Le général, au nom de Sa Sainteté, adressa les plus vives félicitations à toute la compagnie. J'étais fier de mes camarades. Pourtant je ne puis m'empêcher de penser quelle douce joie j'aurais éprouvée de vous faire l'hommage d'une si belle médaille : cela a tenu à si peu de chose ! Elle n'est point perdue. Dieu, à qui j'ai tout offert, tiendra compte de mes petits efforts, et me donnera un jour quelque chose de plus précieux. Nous serions bien malheureux si nous devions attendre nos récompenses des hommes. Désormais, la sixième tient le premier rang parmi toutes les autres compagnies. Jugez donc quel effet feront ces médailles resplendissantes. *(A suivre)*

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Nous avons parlé, il y a quelques jours, de l'heureuse transformation des voitures de tramways qui font le service entre Roubaix et Lille.

La Compagnie se propose, nous dit-on d'élever le prix des places, pour ces nouvelles voitures.

Un aller et retour, en première, coûterait 1,30 ou 1 fr. 20 ; en seconde, 1 fr. ; en troisième, à l'extérieur, 0,80 centimes.

Sans vouloir rien affirmer, nous pensons que cette innovation donnera lieu à de nombreuses réclamations; les secondes, envahies, au detriment des premières, deviendront trop exigües ; les plates-formes ou troisièmes qui, dans les voitures précédentes, étaient garnies d'un banc et pouvaient donner place à un plus grand nombre de voyageurs, seront trop petites à leur tour, et tout cela, évidemment, motivera des plaintes.

Il semble donc que la Compagnie agirait sagement en mettant à 1 fr. le prix d'un aller et retour en première ; à 0.80 centimes le prix d'un aller et retour, en seconde, et en abaissant le prix des troisièmes.

Les personnes qui prennent ces places ne pouvant plus s'asseoir, ont droit, en bonne justice, à une indemnité.

En réduisant les prix, la Compagnie gagnerait davantage, car beaucoup de voyageurs ne vont en tramways, que parce que le prix des places est moins élevé qu'en chemin de fer.

Cercle du Commerce. — Hier, soirée, au Cercle du Commerce pour l'inauguration de la nouvelle salle dont nous avons déjà parle.

Toilettes choisies, joli concert : Les organisateurs ont pleinement reussi dans le choix des artistes qu'ils ont fait venir de Paris. C'étaient : M. César Bernaert, baryton de l'Opéra-Comique, un de nos concitoyens dont le talent s'affirme de jour en jour, Madame César Bernaert, une cantatrice à la voix sympathique et exercée, Mlle Berthe Gauthier, du conservatoire de Paris, une toute jeune fille de quinze ans, dont un premier prix de violon viendra prochainement couronner les études et enfin M. Samary, de la Comédie-Française, un diseur de bon ton. M. Seutin a accompagné en pianiste de mérite.

Un bal animé a terminé la soirée. OCTAVE.

La conférence de géographie a été donnée par M. le docteur H. Labonne, de la faculté de medecine de Paris, licencié ès-sciences, explorateur des régions polaires.

Le conférencier a été captivant d'un bout à l'autre de sa causerie, dont le sujet était l'Islande.

Afin de donner un peu de couleur locale, la température de la salle était à peu près identique à celle de la terre de glace. Il n'en sera pas toujours ainsi, tranquillisons-nous.

Il est à souhaiter que M. le docteur H. Labonne revienne au plus tôt chez nous : il nous donnera prochainement, croyons-nous, une conférence sur le Groenland.

Nous ne croyons pas qu'un conférencier ait jusqu'à présent été plus intéressant que M. le docteur Labonne. Nous reviendrons sur cette soirée.

Aujourd'hui, dimanche, seront lus, dans toutes les chapelles et églises du diocèse, une instruction pastorale de Monseigneur l'archevêque de Cambrai sur la *Charité fraternelle*, et le mandement pour le Carême de 1887.

Commissions municipales. — Les quatrième, troisième et première commissions se réuniront, lundi 14 février, à cinq heures et demie du soir, pour examiner l'ordre du jour suivant :

1. Cercle horticole de Roubaix: demande de subvention; 2. Parc de Barbieux; rocailles; marché à passer avec MM. Lallemand et Tatoux; 3. Parc de Barbieux, aménagement de serres; 4. Exercice de 1886, chauffage, demande d'un crédit supplémentaire; 5. Exercice 1886, éclairage, demande d'un crédit supplémentaire; 6. Exercice 1886, entretien des propriétés communales; demande d'un crédit supplémentaire pour 1886; 7. Halles centrales; réfection des peintures; 8. Hotel-de-Ville; réfection du calorifère ; 9. Rues du Coq Français, de la Potenneries et autres; proposition de M. Guillaume Lefebvre.

Un ouvrier forgeron, Joseph Malfait, travaillant chez M. Catteau, boulevard d'Armentières, mettait un tuyau dans une chaudière contenant du plomb en ébullition, samedi, dans la journée, lorsque, tout à coup, une explosion se produisit.

Tandis que des jets de métal fondu tombaient de toutes parts, des cris horribles se firent entendre : Malfait en avait reçu, non seulement sur le visage, mais encore dans les yeux.

Relevé aussitôt, le malheureux ouvrier fut transporté à son domicile, rue Vaucanson. M. le docteur Bayard, appelé en toute hâte, lui donna les premiers soins.

Il déclara ne pouvoir se prononcer, et fit connaître à la famille de l'infortuné qu'il fallait plutôt s'adresser à un oculiste, la vue étant fort atteinte.

Les personnes qui passaient dans l'après-midi de samedi, rue des Longues-Haies, pouvaient entendre, par une fenêtre ouverte aux clairs rayons du soleil, des épithètes qui n'étaient rien moins qu'aimables. Ces épithètes étaient formulées, par deux voix différentes et, de temps à autre, le bruit d'une chaise renversée ou d'un verre qu'on brise, accompagnaient les injures qui se distribuaient avec une telle libéralité.

Tout à coup le boucan cessa ; trois minutes après la porte du corridor s'ouvrit et un homme, trainant une femme qui se débattait, la conduisit dehors, puis, immédiatement, referma à clef la porte derrière elle.

Celle-ci se mit alors à l'appeler : fainéant, lâche, sale b ... de mari, etc. Après quoi, tirant plusieurs clefs de sa poche, elle voulut forcer la serrure.

Le mari, en ce moment, parut à la fenêtre, au premier étage, et voyant à quel travail se livrait sa femme, se retira. Presqu'aussitôt il reparut, puis, à l'instant où sa chère moitié s'acharnait le plus après la serrure, il prit un vase... à anse et... la bonne dame fut inondée.

Un agent survint alors, il constata d'un coup d'œil les faits et dressa un procès-verbal contre ce mari, que sa femme chicane, comme une véritable Xantippe, mais qui joue les Socrates à rebours.

Il était fort gai, samedi soir, Eusèbe T..., son premier soin, sitôt sa paie reçue, avait été d'en faire profiter bon nombre de cabarets, et, vers neuf heures du soir, il remontait la rue du Tilleul, tantôt en s'appuyant sur le mur des habitations, tantôt en se cognant lourdement la tête dessus.

Tout à coup, apercevant par terre je ne sais quel objet, qui attira son attention, Eusèbe se pencha, mais aussitôt, perdant le peu d'équilibre qui lui restait, il tomba dans le ruisseau, et, sans s'inquiéter autrement des voitures ou des voleurs, il s'endormit lentement.

Trente minutes après, un agent passa, aperçut notre ivrogne, puis interrompant le ronflement sonore du bonhomme, il le réveilla.

Eusèbe, qui, par bonheur n'avait pas été blessé, a achevé sa nuit, commencé dans le ruisseau, à l'ombre protectrice du dépôt.

Lannoy. — *Soirée au patronage.* — Une soirée récréative sera donnée aujourd'hui dimanche à cinq heures précises, dans la salle du patronage, avec le concours de la société dramatique du *Cercle de la Concorde*, de Roubaix, la Musique municipale de Lannoy et l'harmonie du patronage. On représentera la *Cagnotte*.

Mouvement du canal de Roubaix. — Bateaux arrivés : Le *Pluton* (sable) venant d'Oisy-le-Verger; *Lion Belge* (houille) venant de Meurchin; *A-B-D* (houille) venant de Violaines; *Voyageur* (houille) venant de Violaines.

LA FRANC-MAÇONNERIE

Le 23me numéro des *Mystères de la Franc-Maçonnerie*, dévoilés par Léo Taxil, est en vente au prix de 10 centimes.

Le réclamer aux porteurs ou au bureau du journal.

TOURCOING

Courrier supplémentaire pour l'Angleterre. — Le service postal supplémentaire pour le train de midi correspondant avec l'express de Calais, dont nous avons annoncé la création à Roubaix, existe aussi pour Tourcoing et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire qu'il prend seulement les lettres ou cartes ordinaires.

L'accident de la place Charles Roussel. — Le compagnon des deux agents des téléphones qui ont trouvé la mort dans le triste accident que nous avons narré hier, et le seul témoin, M. Georges Loridan, demeurant à Fives, a déposé à l'enquête et voici comment il expose les circonstances dans lesquelles cet accident s'est produit :

Ils étaient tous trois occupés à accrocher des fils téléphoniques à la traverse posée sur le faite de l'hôtel de Flandre.

Leur travail terminé d'un côté, ils changèrent de place l'échelle posée sur la toiture qui leur servait à en atteindre le sommet. Loridan s'était posé à califourchon sur les faitières afin d'avancer la corde destinée à amarrer l'échelle. Cochet faisait contre-poids dans le bas tandis que Pesqueur grayssait les échelons, quand soudain, par suite peut-être d'un faux mouvement, l'échelle glissa du rebord du cheneau qui lui servait de point d'appui et partit dans de vide entrainant Cochet après elle. Quant à Pesqueur, il tomba à la renverse après avoir saisi un fil téléphonique qui se brisa, il roula sur la toiture en poussant des cris de frayeur cherchà à se raccrocher au cheneau sans y parvenir et fut précipité sur le pave. Le malheureux, même après sa mort, portait encore sur sa physionomie l'empreinte d'une terreur indicible.

Il n'y a donc pas eu ici ni faute ni imprudence, les deux malheureux agents du téléphone ont été victimes d'une épouvantable fatalite.

Les corps de Pesqueur et de Cochet ont été réclamés par leurs familles et seront transportés à Lille et à Gondecourt.

Nous croyons savoir que l'Administration des Téléphones avait eu la sage précaution de faire assurer contre les accidents par la Compagnie *Zurich*, leurs employés du service actif.

Une attaque nocturne. — Vendredi soir, vers 10 h. 1/2, Charles Bécu, ouvrier tisserand, employé chez MM. Tiberghien frères, et demeurant au Pont-de-Neuville, regagnait son domicile après avoir fait une station, peut-être un peu longue, dans un estaminet de la rue des Poutrains. Il était arrivé sur la route du Risquons-Tout, à la hauteur des dépôts de fumier, quand il fut rejoint par une bande de quatre jeunes gens qui se jetèrent sur lui, le rouèrent de coups et lui enlevèrent une somme de 12 à 13 francs dont il était porteur.

Tel est du moins le recit que Bécu a fait de sa mésaventure; mais il n'a pas pu donner la moindre indication sur ses agresseurs. Toujours est-il qu'il a les yeux meurtris et qu'il porte derrière la tête une blessure assez grave. Il a été rencontré, vers deux heures du matin, en ce piteux état par un brigadier des douanes, qui l'a amené à son domicile.

Une enquête est ouverte.

Une rixe s'est produite, dimanche, vers onze heures et demie du soir, rue de Mouveaux, au Blanc-Seau, entre Jules V... domestique, de Mouveaux, Jules X... tisserand et deux habitants de Roubaix, L... et T... Ces derniers ont été mordus à la main, mais ils semblent avoir été les provocateurs, malgre leurs dénégations, et l'un d'eux a eu le tort de donner un faux nom au garde champêtre attiré par le bruit de la lutte. Le plaignant, V....., a eu les dents ébranlés par les coups: il porte en outre à la tête une blessure qui parait avoir été produite par un instrument contondant.

Un genre d'escroquerie contre lequel nous croyons de voir mettre nos lecteurs en garde c'est celui tenté ici depuis quelque temps par deux chevaliers d'industrie dont la spécialité est le vol au *rendez-moi*. Ils s'adressent aux débitants : l'un d'eux exhibe une pièce de 5 fr. pour solder un achat de peu d'importance, le compère essaie de détourner l'attention de la personne qui rend la monnaie qu'ils enlèvent, s'ils le peuvent, tout en conservant la pièce. Le fait s'est produit plusieurs fois, à notre connaissance, et peut-être les escrocs ont-ils fait des dupes. Avis aux intéressés : le premier est un petit vieillard imberbe, son compagnon est un jeune homme à moustaches brunes : ils sont convenablement mis tous deux.

Un vol a été commis, dans la soirée de vendredi, chez M. Dekimpe, épicier, sentier de Roubaix.

Le malfaiteur s'est introduit dans la maison par une fenêtre donnant sur la cour. Il a enlevé dans le tiroir du comptoir une somme minime en menue monnaie, puis 17 ou 18 francs renfermés dans un coffret placé dans une salle voisine, puis, pénétrant dans la chambre à coucher, il s'est emparé de plusieurs vêtements.

Le voleur a été aperçu, mais trop tard et on n'a pu qu'en relever sommairement le signalement.

Neuville-en-Ferrain. — Le Conseil municipal s'est réuni jeudi, à 6 heures du soir.

L'ordre du jour comportait le vote du budget de l'instruction primaire pour 1888, ce qui a eu lieu sans débat.

M. le Maire, après avoir rendu hommage au zèle et au dévouement des instituteurs et des institutrices, a proposé de rétablir, en leur faveur, le supplément de traitement qui leur était accordé depuis longtemps, et qui était, en partie, supprimé depuis le 1er janvier dernier.

MM. Brutin, Denis Desurmont et D'Hhalluin-Lepers se sont fortement élevés contre le rétablissement de ce supplément.

MM. Théodore Mulié et Henri Parent ont appuyé la proposition de M. le Maire, qui a été adoptée par 10 voix contre 7 sur 17 votants.

25 ans de douleurs !

Grandchamps (Yonne). Ma femme souffrait depuis vingt-cinq ans de douleurs dans les jambes qui l'empêchaient de marcher; depuis qu'elle prend des Pilules suisses (elle en est à sa troisième boite à 1 fr. 50), elle marche de nouveau très bien, et elle passe des nuits très tranquille. Jean Flé. Légalisation de la signature. 14223d

LILLE

Nominations au conseil de Préfectures. — M. Regnault, conseiller de préfecture du Nord est nommé dans la Seine-Inférieure.

M. Sahlon, vice-président du conseil de préfecture du Vaucluse est nommé conseiller de préfecture du Nord.

Société industrielle. — La réunion mensuelle du comité des arts chimiques, aura lieu le mercredi 16 février, à cinq heures, dans le local de la société, rue des Jardins, 29. Voici l'ordre du jour :

Renouvellement du bureau pour l'année 1887.

L'acide salicylique dans la bière et les substances alimentaires. — Situation de la question par M. Laurent.

Emprunt de 500 millions. — Les souscripteurs qui ont libéré leur certificat provisoire avant le 21 janvier 1887, sont informés que les titres définitifs sont à leur disposition, à la Trésorerie generale, pour les libérations faites à Lille et chez MM. les receveurs particuliers, pour celles faites dans les arrondissements des sous-préfectures.

CONCERTS ET SPECTACLES

Concert de la « Fanfare Delattre ». — Voici le programme du concert qu'offrira le lundi 14 février, à sept heures et demie dans la salle de l'Hippodrome la *Fanfare Delattre* à ses membres honoraires, avec le concours de Mlle Elisa Polspoel, cantatrice, premier prix du conservatoire de Bruxelles ; Mlle Marie Vanden Merschaut, pianiste, premier prix du conservatoire de Bruxelles ; M. Victor Minssart, baryton, professeur de l'Ecole nationale de musique ; M. Henri Blot, violoniste, professeur au conservatoire de Tournai; M. I. Dekemper, chanteur de genre de Bruxelles; Mlle Hélène Vandenberghe, accompagnateur, premier prix du conservatoire de Lille.

Première partie. — 1. *Fanfare Delattre*, ouverture de la *Dame de Pique*, Suppé. — 2. M. V. Minssart, Air du *Tribut de Zamora*, Gounod. — 3. Mlle Van den Merschaut, Deuxième polonaise, Listz. — 4. Mlle E. Polspoel, Grand air de la *Reine de Saba*, Gounod. — 5. M. H. Blot, fantasia appasionata, Vieuxtemps. — 6. M. J. Dekimper, chansonnette, X.

Deuxième partie. — 1. *Fanfare Delattre*, marche du *Couronnement*, Meyerbeer. — 2. M. V. Minssart, *La Charité*, Faure. — 3. M. H. Blot, Grande fantaisie sur *Faust*, de Gounod, Vieuxtemps. — 4. Mlle E. Polspoel, Air de *Lucie de Lammermoor*, Donizetti. — Mlle Vanden Merschaud, *Nocturne*, en fa dièze majeur, Chopin. — Mlle E. Polspoel, M. V. Minssart, duo de *Rigoletto*, Verdi. — 7. M. J. Dekemper, chansonnette, X... Piano à queue de la maison Pleyel, tenu par Mlle Vaudenberghe.

CORRESPONDANCE

Les articles publiés dans cette partie du journal n'engagent ni l'opinion ni la responsabilité de la rédaction

Le numérotage des maisons

Roubaix, le 12 février 1887.

Monsieur le directeur du *Journal de Roubaix*,

On procède en ce moment à la pose des numéros des maisons dans toute la ville.

N'y aurait-il pas lieu, à cet égard, de suivre l'exemple de certaines villes, telles que Lyon, dans lesquelles, au lieu de percher les numéros à des hauteurs qui ne permettent pas de les reconnaitre dès la nuit tombante, on les place de 2 mètres à 2 mètres 50 au-dessus du sol, sur le côté de la porte.

Ce système est appliqué même aux plaques indiquant les noms des rues et il aide singulièrement à se diriger pendant la nuit, sans qu'il en coûte un centime de plus.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées. *Un voyageur.*

Monsieur le directeur du *Journal de Roubaix*,

J'ai recours à la publicité de votre estimable journal pour signaler à mes concitoyens les agissements vexatoires du vérificateur des *Poids et Mesures*.

Un boulanger M.D... prend des poids chez moi, jeudi matin, pour les présenter à la vérification : il demande à les reprendre et on lui répond alors : « Il faut que l'une des personnes de la maison où vous avez pris ces poids vienne les reconnaître. »

J'envoie la servante à 11 h. 1/2. Elle revient les mains vides à 3 h. 1/2. Je demande à M. D... de vouloir bien reprendre les poids le vendredi dans la journée au bureau de vérification ; on s'y oppose ; il lui est dit qu'il faut qu'on vienne maintenant certifier que ce sont bien les poids remis la veille.

Et tout d'abord, il ne rencontra rien de suspect.

Les rues étaient désertes : à peine croisa-t-il quelques sergents de ville qui se promenaient sur le trottoir et qui le regardèrent avec quelque attention.

Mais Lambert était très correct; il marchait d'un pas assuré ; il n'y avait rien à reprendre à sa tenue.

Ils passèrent et il continua son chemin.

Plus personne ! il respira.

Le coup de sifflet était un incident sans importance : il n'y avait pas à s'y arrêter : il fut sur le point de remiser son aboyeur

Il n'en fit rien... car en ce moment... dans les environs de la rue où il se rendait, il lui sembla remarquer quelque chose de louche.

Dans l'enfoncement d'une porte cochère, il voyait trois hommes qui causaient et qui, à son approche, parurent se taire tout à coup.

Il ressaisit son revolver, et le tint dans la main d'une façon ostensible.

Les trois hommes comprirent probablement car ils se dispersèrent.

Mais ce n'était qu'une ruse ; Lambert n'en fut pas dupe, et il se demanda même s'il était prudent de poursuivre son chemin et de s'engager dans la rue Geoffroy-Lasnier.

Son hésitation fut de courte durée.

Après tout, il était bien armé, et ne redoutait personne ; avant qu'on ne l'eût attaqué, il aurait eu le temps d'abattre deux de ses adversaires.

Il continua donc sa route.

(A suivre)

PIERRE ZACCONE

FEUILLETON DU 14 FÉVRIER 1887. — N° 54

LA CASSETTE DE FER

Par Pierre ZACCONE

DEUXIÈME PARTIE

VIII

SUITE.

Il salua l'ogresse en prenant sa clef, alluma sa chandelle et commença l'ascension de ses six étages.

Puis, cinq minutes après, il pénétra dans sa mansarde, et alla appliquer l'oreille à la cloison, pour s'assurer si le voisin dormait.

Un léger ronflement le fixa aussitôt sur ce point.

Et alors, sortant de la chambre sur la pointe des pieds, il gagna la porte de Caminade.

La clef était dans la serrure... il n'avait qu'à tourner.

C'est ce qu'il fit.

Seulement, au moment où il avançait la main, il s'arrêta brusquement, et jeta un regard glacé autour de lui.

Il avait cru entendre un bruit